

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal

Gloria Kearns et Édith Madore

Volume 7, numéro 3, mars-avril 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/34501ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kearns, G. & Madore, É. (1988). Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal. *Ciné-Bulles*, 7(3), 20-23.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Gloria Kearns

Nouveau cinéma: le retour de la Quête

■ L'imaginaire humain a de tout temps glorifié la Quête, activité par excellence des preux chevaliers et autres demi-dieux. Que ce soit le Graal, l'Arche d'Alliance ou l'Immortalité, les héros de tout acabit ont toujours canalisé leurs forces toutes viriles dans la poursuite de quelque fantasmagorique chimère.

Eh bien, si on en croit la cuvée 1987 du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal, la Quête n'est pas morte; elle est toujours très mâle, mais beaucoup plus terre à terre qu'à l'époque des chansons de geste. On cherche maintenant ce qui touche de près, ce qui est susceptible d'expliquer ou de modifier une situation individuelle.

Looking For Eileen (Rudolf van der Berg, Pays-Bas), titre on ne peut plus évocateur, c'est la poursuite de l'amour. Philippe perd, dans un bête accident de voiture, sa compagne qu'il aimait passionnément. Un an plus tard, c'est le miracle. Le sosie de sa bien-aimée croise brièvement sa route. Dès lors, Philippe n'aura de cesse que de retrouver la belle Irlandaise, avec qui il pourra reconstruire son bonheur perdu. Une *happy end* malheureusement un peu trop fabriquée qui enlève sa crédibilité à l'ensemble.

Puis, on assiste à un épisode de plus dans la série à la recherche du père. **Doc's Kingdom**, coproduction franco/luso/américaine de Robert Kramer, nous entraîne en Afrique où Tommy, dont la mère a péri des suites d'un accident de voiture, cherche à apprivoiser celui qu'il n'a jamais connu, sa mère étant demeurée célibataire. La quête est longue et la rencontre touchante. Les émotions sont intenses et Kramer ne sombre fort heureu-

sement jamais dans la mièvrerie larmoyante. Une fois le but atteint, chacun retournera à sa solitude, à sa vie, plus riche cependant d'avoir conquis ce qui semblait d'abord inaccessible.

Dans **Candy Mountain** (Robert Frank et Rudy Wurlitzer, coproduction Canada/France/Suisse), on poursuit une légende vivante. Julius, jeune musicien impatient de se frotter aux grands du métier, part à la recherche d'Elmore, disparu depuis 20 ans avec le secret de la fabrication des meilleures guitares qu'on puisse trouver. Il remontera la piste à travers ceux qui ont connu Elmore. Une quête qui s'étire un peu en longueur mais grâce à laquelle on a le plaisir de retrouver Bulle Ogier et Tom Waits.

Puis, ce sera la recherche du passé.

Le **Retour à Oegstgeest** (Theo van Gogh, Pays-Bas) de Jan est dû à la maladie de son père. Au chevet du mourant, il cherchera à revivre peu à peu les épisodes de sa vie qui l'ont fait tel qu'il est: mélancolique et déprimé. Van Gogh nous

LE PALMARÈS 1987

PRIX DU MEILLEUR

LONG MÉTRAGE:

les Ailes du désir

de Wim Wenders (France/Allemagne)

MENTION SPÉCIALE:

Family Viewing

de Atom Egoyan (Canada)

PRIX DU MEILLEUR

COURT MÉTRAGE:

Abattoirs

de Thierry Knauff (Belgique/France)

PRIX DU MEILLEUR

VIDÉO —

Ex-aequo:

Golpe de Latigo (tiré de **Time Code**)

de Xavier Villaverde (Espagne)

Nome Di Battaglia:

Bruno

de Bruno Bigoni (Italie)

MENTION SPÉCIALE:

Time Code

(Coproduction internationale entre chaînes de télévision, artistes et producteurs indépendants de sept pays.)



Uwe Schrader (Photo: Louise Oligny)

plonge efficacement dans le passé de Jan où famille, religion et pauvreté signifiaient écrasement et répression pour l'enfant qui ne se conformait pas au modèle établi. Un film sombre et fascinant sur fond de nazisme montant.

C'est un passé plus immédiat qui fera l'objet de la quête de Fred dans **Sierra Leone** (Uwe Schrader, R.F.A.). De retour d'Afrique, il espère retrouver l'Allemagne telle qu'il l'a laissée. Déception, le passé se dérobe sous ses pas. Sa femme lui a préféré un Américain et les machines lui ont volé son travail; partout on exploite les ouvriers en particulier les immigrants. Fred prendra alors la route à la recherche de tout et de rien. Une peinture impitoyable de l'Allemagne des grandes industries et des démunis.

Et la troisième forme de quête, la plus pathétique, celle de l'homme qui ne sait plus se rappeler.

Zjoek (Erik van Zuylen, Pays-Bas) retrace le cheminement d'un jeune lieutenant russe victime d'amnésie par suite d'une blessure de guerre. Il voudra redécouvrir l'univers qui lui était familier

il y a encore quelques semaines. La souffrance de celui qui cherche, la joie de celui qui trouve, ne serait-ce qu'une infime parcelle de l'angoissante totalité à conquérir. Un problème traité de façon fort intéressante, d'autant que le film de van Zuylen met en parallèle la quête de ce soldat et la lutte d'un homme dont l'unique but est d'oublier.

Plus tragique est l'histoire de Maartin, un Hollandais ayant choisi de vivre dans les grands espaces enneigés de la Nouvelle-Écosse. **Mind Shadows** (Heddy Honigmann, Pays-Bas), c'est la quête vouée à l'échec, l'odyssée de celui qui veut reprendre ce que la maladie cherche à lui ôter. Peu à peu, la mémoire lui fait défaut; hypocritement, la confusion s'installe en lui. Il livre le pire combat auquel on puisse être heurté: faire face dignement à la déchéance qu'on sait inévitable. Et c'est avec un sentiment infini d'impuissance qu'on le voit s'enfoncer. Un film générateur de grande émotion. Curieux et significatif tout de même que la seule quête sans espoir fasse l'objet du film d'une femme. ■



Theo van Gogh (Photo: Louise Oligny)



Édith Madore

Ô Canada, terre de cinéma!

■ Polly (Sheila McCarthy) survole la grande ville de Toronto (**Le Chant des sirènes**) tandis qu'un ange (Bruno Ganz) déploie ses ailes dans *le ciel de Berlin* (titre original du film **les Ailes du désir**). À la croisée de la thématique citadine, la vidéo joue un rôle de premier plan. Polly confesse des moments importants de sa vie sur un système vidéo dérobé à sa patronne (Paule Bailargeon). La fantaisiste secrétaire temporaire, qualifiée de handicapée organisationnelle par son précédent patron, parviendra à se lier d'amitié avec la directrice hautaine de la galerie d'art. Fable légère et mousseuse comme une bulle de savon, le premier long métrage de Patricia Rozema nous fait entrer de plain-pied dans le monde *planant* de Polly.

Quant à **Family Viewing**, sa construction repose entièrement sur le support de la vidéo qui n'est plus, à ce moment, un simple accessoire. Chaque pièce du luxueux condo est équipée d'un magnétoscope et d'une télévision dans le but de capter la vie qui s'y déroule. La famille se désintègre par la faute d'un père fantasque qui filmait sur vidéo ses ébats sado-érotiques avec sa femme. Son fils de 18 ans veut faire sortir sa grand-mère maternelle de l'hospice, mais il se bute au désaccord de son père. Atom Egoyan a bien maîtrisé sujet et acteurs. Il faut voir les expressions de la grand-mère, qui ne dit pas un mot du film.

La sélection canadienne de cette seizième édition du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal était réjouissante. À la suite des deux grands succès torontois (**Le Chant des sirènes** et **Family Viewing**) s'ajoute **Candy Mountain**, qu'on peut qualifier de *road movie*. Julius, un jeune musicien, part à la recherche d'un légendaire fabricant de guitares. Il rencontre sur son chemin Al (Tom Waits), le frère d'Elmore qui

l'initiera aux meilleurs moments de la vie de son frère. Tom Waits, jouant le rôle d'un golfeur parvenu et ivrogne, vole la vedette un moment à Kevin J. O'Connor et sa gueule de gros bébé naïf avant de le renvoyer à la route initiatique.

La réalisatrice, scénariste et interprète Jackie Burroughs nous livre un curieux film avec **A Winter Tan** (d'après le livre **Give Sorrow Words** de Maryse Holder). Une femme d'âge mûr, éprise du Mexique et surtout de ses très jeunes habitants, recherche l'amour et sa signification. En veine de confidences, cette boule de chaleur qu'est Maryse, une comédienne très attachante, s'approche de la caméra et se fait filmer impudiquement en tout sens. À certains moments, nous la sentons prête à franchir l'écran pour se livrer davantage, surtout dans le dernier plan, très long, où elle vit une pénible phase de rejet amoureux.

Life Classes raconte la croissance personnelle d'une jeune femme par le biais de l'acte de création. D'abord consommatrice passive d'idées et d'événements, elle délaissera progressivement la peinture à numéros pour devenir une productrice d'images. Mary (Jacinta Cormier) devient superbe lors de la scène catharsis du *happening-vidéo* (organisé avec une classe d'étudiants en arts plastiques) où elle révèle ses pensées intimes, notamment celles concernant sa relation ratée avec un homme irresponsable. Une belle éclosion. De nouveau, les gens désirent communiquer clairement à une caméra ce qu'ils sont incapables d'exprimer à leurs proches. L'audiovisuel supplanterait les relations humaines? Pour ce qui est du film australien **À la personne d'à côté, affectueusement**, il semble bien que oui. On y retrouve un chauffeur de taxi plongé dans un milieu sordide. Les seules activités de Wallace pour tenir le coup sont la fabrication du cidre et l'enregistrement sur son walkman de diverses conversations tenues par sa clientèle minable. Au lieu de le reconforter, il n'est pas étonnant que ces cassettes le dépriment. Les personnages communiquent une fois de plus avec autrui par le truchement de l'audio ou de l'audiovisuel.

Mais si les cinéastes ont si souvent recours à la vidéo à l'intérieur de leurs films, les vidéastes, eux, s'adressent directement au public. Sur l'écran, face aux quelques rangées de chaises dures du Parallèle où était présentée la section vidéo, le ton était très intimiste et les personnages, cadrés en gros plans plus souvent qu'autrement, fixaient le spec-

« J'ai entendu le chant des sirènes, celui qu'elles se chantaient l'une à l'autre et je ne pense pas qu'elles chanteront pour moi. C'est une des choses, les plus tristes que je puisse imaginer. »
(T.S. Eliott)

« Une nouvelle génération de femmes se demande quelle marque faut-il laisser, comment faire reconnaître son talent, et quels en sont les sacrifices exigés. En fait, on se demande s'il est possible d'entendre les sirènes chanter pour soi. »
(Paul Cauchon, **le Devoir**, 31 octobre 1987)

tateur. Plus particulièrement dans le vidéo québécois **Filmer l'humanité** de Suzanne Jacob et Pierre Lobstein où toute une série d'inconnus nous regardent deux secondes chacun pendant qu'on décline leur identité. Ce vidéo aurait été plus percutant en étant moins long car l'intérêt amusé du début s'émousse rapidement.

Comparativement aux autres pays, la récolte québécoise était mince. Deux films sur cinq ont dû être retirés de l'horaire. Parmi les rescapés, **la Poursuite du bonheur** nous mène sur les traces de la surconsommation. La réalisatrice Micheline Lanctôt nous offre un documentaire humoristique sur les liens existant entre le bonheur et la consommation. La conclusion n'avait rien de surprenant.

Un point commun rallie tous les films. Il s'agit du questionnement, qui intervient autant dans la fiction que dans le documentaire. La réussite de ces films repose en majeure partie sur le dialogue et l'épaisseur des personnages. Lorsque la fumée se dissipe sur l'écran, on parvient à discerner les lieux intimes où les habitués se rejoignent; bars sombres, bordels aux ampoules clignotantes, vieux appartements sales et encombrés (à l'image de l'âme de leurs occupants). *Alcool, fumée, T.V.* *Dinner* s'alignent au premier plan, accompagnés par l'inaction, la maladie, la dépression. Bref, on n'est pas en santé dans ce cinéma où les héros ne sont pas choqués par la vie. Les personnages, piégés par la solitude, se consomment à l'instar de leurs cigarettes et s'ennuient au beau milieu de la spirale vide de leur existence. Deux voies s'ouvrent à eux: la prise en charge ou la descente aux enfers.

Un grand nombre de films *noirs* dépeignent l'enlèvement sous toutes ses formes. Ces films mettent en scène un groupe de paumés qui tournent en rond, confrontés au cul-de-sac de leur vie. **Trois personnages perdus dans la nuit** (Gregg Araki) constitue, dans le genre, un ratage parfait. Ce sous-produit d'un autrement solide **Stranger Than Paradise** ne parvient pas à rendre sympathique le terne trio.

Du côté des films où la prise en charge est valorisée, les personnages décuplent leurs énergies pour essayer de trouver des solutions pour sortir de l'impasse. Par l'exploration du sens de leur vie, ils tiennent un discours franc et ouvert qui se distingue originalement. On retrouve là un cinéma



qui reprend les questionnements au niveau zéro.

Si la majorité des films sont axés sur des relations interpersonnelles boîteuses, quelque-uns réduisent la tension en dosant l'humour (**Sammy and Rosie Get Laid** de Stephen Frears). Pour sa part, Helma Sanders-Brahms tente d'apaiser un douloureux passé à travers le très beau film **Hermann, mon père**, en poursuivant une démarche cohérente vers la libération de l'esprit et du cœur. Helma interview son père, ex-soldat nazi ayant participé à l'invasion de la France lors de la Seconde Guerre mondiale, et dresse une analyse sensible de la culpabilité entretenue par les Allemands. Elle termine le film sur ces mots: « Non, mes parents ne sont pas des assassins. C'est mon père... et je veux commencer à t'aimer... », tandis que le vieil homme court sur les rails d'un chemin de fer tel un enfant innocent et joueur.

Et Godard? Le tant attendu **Soigne ta droite** échappe à toutes les qualifications. Se déroulant à un rythme fou, des fragments de vie sur les angoisses existentielles de l'être humain nous ramènent aux départs, aux essais; les Rita Mitsouko ne chanteront jamais au complet leur chanson... Tout n'est que répétitions et balbutiements tendus vers une cible jamais atteinte. ■

Life Classes